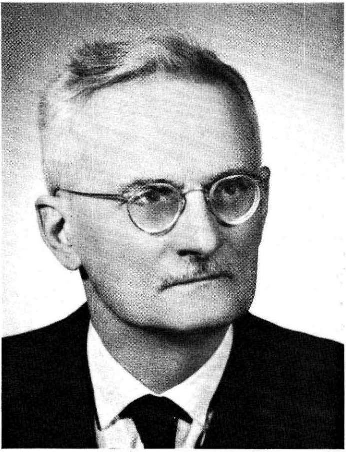


Joseph BILLIOUD (1888-1963)

Hommage à Joseph Billioud

Je l'ai déjà dit : on n'imagine plus Joseph Billioud que dans le cadre des Archives municipales, dans les combles de ce bel édifice du XVIIe siècle, dominant le Vieux-Port, au cœur de cette vie marseillaise où, depuis le début de l'histoire, tant de navires, de marchandises, d'hommes de toute race ont débarqué, au milieu de ces quartiers qui furent populaires et qui le sont moins. Et cependant Joseph Billioud n'était des nôtres ni par l'origine ni par le tempérament. Maigre et froid, modeste, réservé jusqu'à la pudeur, fidèle et peu désireux de plaire, Joseph Billioud s'était naturalisé par le savoir et par la sympathie. Servi par une mémoire incomparable, il était non seulement l'érudit qui connaissait les documents dont il avait la charge, mais qui savait le dessin des rues, la tradition des familles, l'histoire de l'économie et celle de l'art, qui aimait Marseille dont il était si loin.

Il était né à Grièges, dans le département de l'Ain, dans l'ancien pays de Bresse que sa famille habitait depuis le XVIe siècle. Son père était médecin, issu d'une famille de magistrats, tandis que du côté maternel ses ancêtres étaient minotiers. Il fit ses études secondaires au collège des Jésuites de Mongré à Villefranche-sur-Saône. Il en garda, avec une connaissance du latin à l'ancienne mode, une foi religieuse très ferme et sans ostentation. Il se destina au commissariat de la marine, mais l'histoire l'attira ; il prépara le concours de l'Ecole des Chartes et fut reçu dans les premiers.

Il en sortait, en 1911, avec une thèse qu'il consacrait aux Etats de Bourgogne : travail austère, comme il est de tradition dans cette maison, où, dès les premières lignes, apparaît l'honnêteté profonde de Joseph Billioud. Il tient à rappeler que le sujet a déjà été traité et explique pourquoi il l'étend dans la durée. En fait, il le renouvelle. Cette thèse faillit ne pas paraître : elle était déposée

aux Archives de Lille quand les Allemands envahirent le nord de la France, mais le manuscrit fut préservé. L'ouvrage fut finalement publié grâce à un reliquat de ressources de la Société bourguignonne de géographie et d'histoire qui fusionna avec l'Académie de Dijon.

Si la thèse n'avait pas souffert des événements, la guerre fut une épreuve terrible pour la famille de Joseph Billioud. Ses trois frères furent tués ; lui-même qui avait déjà accompli ses deux années de service militaire, fut affecté à l'artillerie de campagne, puis, en septembre 1918, à l'artillerie lourde. Il fut blessé à l'œil et décoré de la croix de guerre pour avoir descendu, comme nous l'apprend M. Jacques Billioud, un des premiers avions ennemis qui aient été abattus. Une citation à l'ordre de la division le dépeint tout entier : « Le personnel de la batterie ayant été mis momentanément à l'abri du bombardement, est allé relever sous des feux violents d'infanterie et d'artillerie trois blessés auxquels il a donné les premiers soins » (combat d'Izel-lès-Esquerchen, octobre 1914).

Dès avant la guerre, Joseph Billioud avait fait des stages aux Archives du Nord où il avait travaillé aux fonds religieux, aux Archives de Seine-et-Oise, de la Drôme, de Saône-et-Loire et déjà des Bouches-du-Rhône. Il s'était imposé dans ces différents postes par sa culture historique et sa puissance de travail, et les chefs les plus exigeants avaient reconnu ses mérites. Les hostilités terminées, Joseph Billioud fut nommé conservateur de la Bibliothèque de Marseille : il y abattit une besogne énorme, travaillant aux divers répertoires (auteurs, matières, fonds de Provence), organisant des expositions nombreuses, fondant la Société des Amis de la Bibliothèque qui permit d'acheter de nombreux ouvrages et d'enrichir considérablement le fonds moderne. Alors qu'il exerçait ces fonctions, il prit une part active à l'Exposition d'art catholique qu'organisa au Parc Chanot, avant la seconde guerre mondiale, Mgr Dubourg, alors évêque de Marseille, et qui révéla à un public nombreux et attentif les trésors de quelques collections particulières.

A cette bibliothèque que la médiocrité des subventions, le médiocre aménagement des locaux, le laisser-faire provençal, la proximité du Lycée Thiers et la présence des traductions rendent si difficile à administrer, Joseph Billioud était resté très attaché ; chaque samedi, il s'y rendait pour quelque recherche ou vérification. Il avait, au reste, conservé la direction du Cabinet des Médailles qu'il

connaissait parfaitement, regrettant que la numismatique fût à ce point négligée en France. Au cours des hostilités de la seconde guerre mondiale, il assuma la conservation des antiquités et objets d'art en remplacement de M. Girard. Lourde tâche qu'il remplit jusqu'au 1er octobre 1959.

En 1946, il succéda à M. Isnard à la direction des Archives municipales. Il y fut prolongé jusqu'à 70, puis jusqu'à 75 ans. La mort l'a trouvé à son poste, toujours actif, toujours obligeant. Il préparait un ouvrage sur l'histoire de l'art baroque en Provence qu'il était seul à même d'écrire.

Analyser son rôle dans l'érudition marseillaise serait trop long : je m'en tiendrai à l'essentiel. Il me revient particulièrement de rappeler qu'avec les regrettés Busquet, Duprat et Auguste Brun, Joseph Billioud fut à l'origine de l' « Institut historique de Provence », fondé sur l'exigence de l'érudition la plus stricte. Il en fut jusqu'au dernier jour l'animateur, si bien que le président, vrai roi fainéant, n'a jamais eu que les avantages et les honneurs de cette fonction. Non seulement Joseph Billioud assurait toute la tâche du secrétariat, mais il remplaçait très souvent au pied levé, et l'expression convient d'autant mieux qu'il parlait toujours debout, le chercheur qui avait fait défaut. Il avait une telle réserve de recherches, de petites fiches de format inégal, qui, en défilant devant nous, reconstruisaient le visage complexe de l'histoire.

Ce même rôle, il l'a joué, lorsque « Provence Historique », organe de la Fédération historique de Provence, fut lancé après la seconde guerre mondiale. Traitant avec les éditeurs, corrigeant les épreuves, distribuant le travail, Joseph Billioud fut toujours prêt et précis, comme le rappelait M. le doyen Palanque au récent congrès de Martigues, le premier auquel il ne participait pas.

Nous n'en finirions pas avec ses activités : administrateur du Comité du Vieux-Marseille, il publia dans le bulletin de cette association de nombreux articles. Ami de la revue « Arts et Livres de Provence », il en fut le conseiller et le collaborateur. Nous ne retiendrons que deux de ses études de généalogie dans lesquelles il excellait : la première sur les quartiers plébéiens de Daumier, la seconde sur les aïeux d'André Suarès qui faisait justice de certaines déclarations hasardeuses.

Plus encore, Joseph Billioud fit de la revue « Marseille » sa chose. Revue municipale, elle aurait pu se tenir à un niveau assez bas, électoral et publicitaire. Joseph Billioud en fit une revue de qualité, de présentation luxueuse, qui, sans être indifférente à l'œuvre des municipalités diverses, évoquait, à la satisfaction des plus difficiles, le passé et surtout le passé artistique de Marseille. Que d'études de grand intérêt publiées par ses soins, sur les bastides marseillaises, sur le théâtre ou la garde nationale du temps de la Monarchie de Juillet, sur Monticelli ! Mais, plus encore, Joseph Billioud fut le principal collaborateur de sa revue, engageant de grandes enquêtes sur l'économie (minoterie, biscuiterie par exemple) ou éclairant des questions d'urbanisme et d'histoire de l'art. Revue de classe dont on doit regretter seulement que sa diffusion n'ait pas été mieux assurée : elle honore Marseille et sert l'histoire.

MM. Villard et Baratier diront ici même les mérites de l'historien ; je m'en tiens à l'homme, à sa discrétion, à sa réserve, à cet effacement qui dissimulait tant de connaissances. Peu d'hommes ont été moins portés à se faire valoir, à se mettre en avant ; peu d'hommes ont autant gagné à être approchés et, comme on dit, pratiqués. On l'exploitait et on s'appuyait sur lui sans inquiétude et sans remords, mais aussi avec combien de regrets, à cette heure où ils restent seuls.

Pierre GUIRAL.